

rayons, un tiroir assez habilement dissimulé. Pêle-mêle et dans un désordre qui trahissait la négligence ou la précipitation avec laquelle ils y avaient été déposés, s'y trouvaient différents objets : un vieux portefeuille en maroquin, un habit d'uniforme, et, roulé dans une chemise, un pistolet d'argen.

Le comte, qui avait pâli en reconnaissant ces objets, prit le portefeuille d'abord et le fit disparaître dans une de ses poches. Puis avec une répugnance visible, il tira les autres objets du tiroir. Lorsqu'il eut levé l'habit, il se déplia à demi, et çà et là, sur les revers d'une couleur sombre et unie, des taches jaunâtres et pareilles à de la rouille, apparurent comme des taches de sang séchées et vieilles. Sur le devant de la chemise, d'une blancheur mate et jaunie, quelques taches semblables tranchaient aussi par leur teinte plus foncée.

Le comte les aperçut sans doute, car il était devenu livide, et, avec une hâte évidente, il roula le pistolet et la chemise dans l'habit et du tout fit un paquet qu'il attacha solidement. Puis, refermant le bahut et dissimulant avec un soin méticuleux toute trace de son passage, d'une main il prit le paquet, de l'autre un des pistolets chargés qu'il avait apportés et s'engagea dans un escalier dérobé qui ouvrait dans le cabinet.

Il le descendit au milieu des ténèbres les plus épaisses, mais d'un pas assuré, tant lui en étaient connus les moindres accidents. Au moment où il posait le pied sur la dernière marche, l'air vif et frais de la nuit, le frappant au visage, l'avertit qu'il était arrivé. Il poussa une porte et se trouva au pied même du château, sur le bord du fossé de ceinture, à quelques pas d'une arche qu'on avait, du vivant de la comtesse, jetée sur la douve pour que, par cet escalier dérobé, elle pût gagner de sa chambre les jardins et les bois sans traverser le château et ses cours intérieures.

Légèrement ridée par le vent, l'eau des douves, grossie par les pluies de l'hiver, clapotait le long de la pierre à quelques pouces au-dessous des pieds du comte. Devant lui, par delà le fossé, la lisière de la futaie s'étendait sombre et haute, faisant face aux murs du château, et l'étroit espace enserré entre ces deux murailles de pierre et de verdure était plongé dans une obscurité si profonde, qu'à peine le comte apercevait-il confusément le bord opposé de la douve.

Rassuré par ces ténèbres et par le silence profond qui régnait autour de lui, il détacha doucement de la base dégradée de l'arche une lourde pierre à demi descellée déjà, et, à l'aide d'une corde, la suspendit au paquet.

S'agenouillant alors pour atteindre plus facilement le niveau de l'eau, il fit glisser la pierre dans le fossé et d'un mouvement brusque, avec une visible horreur, il poussa le paquet au large. Ce dernier glissa un instant à la surface, puis entraîné tout à coup par le poids de la pierre, il s'engouffra sans bruit. L'eau, subitement écartée, bouillonna un instant en se refermant sur l'espace qu'il avait ouvert, puis rien ne troubla plus sa surface unie, sauf la brise qui de son souffle caressant y soulevait çà et là de légères ondulations.

Le comte, qui était demeuré les yeux fixés sur l'endroit où le paquet avait disparu, leva alors la tête.

— Là du moins, dit-il, personne ne s'avisera de venir le chercher.

Et, se redressant, d'un regard inquiet et soupçonneux il parcourut la lisière de la forêt. Le silence y régnait dans la

nuit. Ses yeux se portèrent ensuite sur une tour qui faisait saillie et dont quelques-unes des fenêtres plongeaient jusqu'au pied de l'arche qui l'abritait. Tout à coup il pâlit.

A la fenêtre la plus haute, dont les vitres miroitaient, frappées en plein par la lune, le vif éclat de la lumière s'était brusquement obscurci, et, derrière, il avait cru voir passer comme une ombre. Une horrible anxiété le saisit. Immobile et le regard rivé sur la fenêtre, pendant quelques minutes, il attendit.

Mais les vitres étincelaient d'une clarté toujours égale, et sûr enfin qu'il avait été victime d'une illusion ou d'un de ces jeux de lumière qui produisent le passage d'un nuage léger sur le disque de la lune, il eut un sourire de dédain et de triomphe, et regagna lentement l'escalier.

Rien ne troubla son retour. Il traversa sans hésitation, sinon sans frémissement intérieur, la chambre de la comtesse, en refermant doucement la porte, puis, franchissant le corridor et la galerie, il atteignit enfin sa chambre à coucher. Sa lumière y brûlait toujours, posée sur la cheminée.

Lorsqu'il entra dans cette clarté, si vive et si nette à côté des ténèbres et des ombres qu'il venait de parcourir, il sentit s'évanouir le monde fantastique qui l'avait obsédé et se dissiper toutes ses craintes. Il s'enferma, puis, le verrou tiré, il prit le portefeuille qu'il avait conservé, en exhuma quelques papiers jaunés et se mit à les examiner attentivement.

Cette lecture acheva sans doute de le rassénérer, car, lorsqu'elle fut terminée, il fit quelques tours dans la chambre et, redressant la tête d'un air de joie et de menace.

— La dernière preuve est détuée, se dit-il, et de ce passé maudit il ne reste rien, plus rien que le souvenir ! Cependant, soutenu par le crédit du colonel d'Availles, le témoignage du chevalier de Langoat eût pu peser d'un grand poids. Mais par la querelle que je lui ai faite, j'aurai bientôt chassé le premier, et ensuite l'argent aura raison du second, ou il faut qu'il soit bien changé.... Quant à ce misérable bohémien, ajouta-t-il avec une indicible expression de rage en frappant sur le portefeuille où il avait remplacé les papiers, je tiens ici la preuve qui doit le perdre et le conduire à la potence, et cette fois il ne m'échappera pas.

Puis il plaça le portefeuille sous son oreiller, posa près de son chevet son épée et ses pistolets, et, gagnant son lit, il attendit, plongé dans ses pensées, que le sommeil, qu'il sentait lent à venir, lui fermât enfin les yeux.

V

Au risque d'encourir une seconde fois les reproches du comte, Edouard d'Erbray s'était empressé, en rentrant au salon, de présenter à d'Availles les excuses de son père. Il attribua l'explicable emportement du vieillard à l'irritabilité de son caractère, impatient de la moindre contradiction, surtout lorsqu'il était d'avance aigri par de sourdes contrariétés. Il assura même son ami, bien qu'il osât à peine l'espérer, que le comte serait prompt à revenir et lui prouverait bientôt, par sa manière d'être à son égard, que sa conduite n'avait été dictée par aucun motif d'hostilité personnelle.

Mme de Tréveneuc voulut joindre ses excuses à celles de son neveu. Mais d'Availles, avec une franchise qui coupa